

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/3

2007

DOI: 10.11588/fr.2007.3.45102

---

#### Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ANNE-MARIE CORBIN

## LA MÉMOIRE DES COLONIES ALLEMANDES DANS LES OUVRAGES RÉCENTS

Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, des professeurs, historiens ou géographes, des économistes, des scientifiques, des explorateurs, des missionnaires et des marchands, originaires du Nord de l'Allemagne actuelle ou de la Prusse, rêvèrent de s'expatrier à l'autre bout du globe et réussirent, parfois, à réaliser leur entreprise. Cependant, la «nation tardive» qu'était l'Empire allemand de 1871 ne s'engagea dans la course aux colonies qu'après les autres grandes puissances. Et le chancelier Bismarck retarda encore jusqu'en 1884 la véritable acquisition de colonies, se contentant de protéger les intérêts commerciaux de l'Allemagne outre-mer sans désirer investir davantage. Il fallut attendre cette date pour que l'Empire allemand devienne sur le tard à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une puissance coloniale, qui ne pouvait, cependant, concurrencer les Britanniques et les Français. Mais, la défaite de 1918 entraîna, comme le stipulait le traité de Versailles, la perte de tout son empire colonial: un empire à la fois tardif et de très brève durée, qu'allait-il en rester dans les mémoires?

Le travail de mémoire sur le passé colonial allemand s'est trouvé tout à coup réactivé par le fait que les Héréros ont porté plainte contre le «génocide» commis par les Allemands et demandé réparation du préjudice subi. Le centième anniversaire du début de la guerre des Allemands contre les Héréros en janvier 2004 a suscité, en outre, un flot de colloques et de publications sur la colonisation allemande. Nous présentons dans la suite de cet article une dizaine des ouvrages récemment publiés parmi les plus marquants<sup>1</sup>.

1 Leonhard HARDING, *Geschichte Afrikas im 19. und 20. Jahrhundert, durchgesehene Auflage*, Munich (Oldenbourg) 2006, XIV-272 p. (Oldenbourg Grundriß der Geschichte, 27), ISBN 3-486-57746-8, EUR 24,80; Dirk VAN LAAK, *Imperiale Infrastruktur. Deutsche Planungen für eine Erschließung Afrikas 1880 bis 1960*, Paderborn (Ferdinand Schöningh) 2004, 480 p., ISBN 3506717456, EUR 72,00; Sebastian CONRAD, *Globalisierung und Nation im Deutschen Kaiserreich*, Munich (C. H. Beck) 2006, 445 p., ISBN 3-406-54965-9, EUR 39,90; Mathias FIEDLER, *Zwischen Abenteuer, Wissenschaft und Kolonialismus. Der deutsche Afrikadiskurs im 18. und 19. Jahrhundert*, Cologne, Weimar, Vienne (Böhlau) 2005, 301 p., ISBN 3-412-19105-1, EUR 34,90; Katharina WALGENBACH, *Die weiße Frau als Trägerin deutscher Kultur. Koloniale Diskurse über Geschlecht, »Rasse« und Klasse im Kaiserreich*, Frankfurt/M. (Campus) 2006, 297 p., ISBN 3-593-37870-1, EUR 34,90; Sandra MAASS, *Weißer Helden, schwarze Krieger. Die Geschichte kolonialer Männlichkeit in Deutschland 1918-1964*, Cologne, Weimar, Vienne (Böhlau) 2006, 370 p., 9 ill., ISBN 3-412-32305-5, EUR 49,90; Malte FUHRMANN, *Der Traum vom deutschen Orient. Zwei deutsche Kolonien im Osmanischen Reich 1851-1918*, Frankfurt/M. (Campus) 2006, 419 p., ISBN 3-593-38005-6, EUR 45,00; Andreas E. ECKL, *»S'ist ein übles Land hier«. Zur Historiographie eines umstrittenen Kolonialreiches. Tagebuchaufzeichnungen aus dem Herero-Krieg in Deutsch-Südwestafrika 1904 von Georg HILLENBRECHT und Franz RITTER VON EPP*, Cologne (Rüdiger Köppe) 2005, 302 p. (History, Cultural Traditions and Innovations in Southern Africa, 22), ISBN 3-89645-361-0, EUR 34,80; Helmut STRIZEK, *Geschenkte Kolonien. Ruanda und Burundi unter deutscher Herrschaft*, Berlin (Christoph Links), 2006, 224 p. ISBN 3-86153-390-1, EUR 19,90; Felicitas BECKER, Jigal BEZ (Hg.), *Der Maji-Maji-Krieg in Deutsch-Ostafrika, 1905-1907*, Berlin (Christoph Links) 2005, 235 p., ISBN 3-86153-358-8, EUR 22,90.

## Des ouvrages de référence

Sous un format réduit, Leonhard HARDING présente l'un des nouveaux ouvrages généraux sur l'histoire de l'Afrique au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle. Il consacre une cinquantaine de pages à l'état des sources et ouvrages divers (quelques résumés), aux tableaux chronologiques, aux cartes et à l'index, un ouvrage de référence qui s'intègre donc bien dans la collection »Grundriß der Geschichte« d'Oldenbourg.

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut l'époque de grandes mutations en Afrique avec une transformation radicale de sa carte politique et des rapports de pouvoir traditionnels du fait de l'expansion des grands empires coloniaux des Européens. Commerçants, chercheurs, voyageurs et missionnaires furent les premiers représentants de l'Occident dans ces contrées, certes poussés par l'appât du gain, mais n'hésitant pas à mettre en avant leur »mission civilisatrice«.

L'ouvrage développe des points de vue intéressants, notamment sur l'abolition de la traite des esclaves par les Danois en 1802, puis par les Britanniques en 1807<sup>2</sup>. Selon l'auteur, ils ont trouvé là un prétexte utile pour imposer leur présence, contrôler les forces en place et justifier l'utilisation de la violence, comme à Lagos (capitale de l'actuel Nigeria), bombardée par les Anglais en 1851. La rivalité franco-britannique joua également sur ce thème au Dahomey. Entre 1819 et 1968, la flotte britannique patrouilla sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest et parvint à obtenir la signature de traités en s'appuyant aussi sur les rivalités entre le roi de l'actuel Bénin et les chefs de tribus. Ceux-ci furent donc contraints à substituer à la traite de nouvelles sources de profit, comme l'huile de palme ou l'ivoire.

Harding distingue plusieurs périodes essentielles de l'exploitation des ressources en Afrique<sup>3</sup>. La première va de 1890 à 1930. C'est un système d'exploitation qui repose sur une politique de conquêtes, où se met en place un système d'échanges aux dépens des Africains avec des investissements réduits au minimum (construction de chemins de fer, extension des métropoles, favorisées par la découverte de minerais et de diamants). Peu à peu, les colons arrivent d'Europe et leurs plantations progressent vers l'intérieur des terres, tout au long de la voie ferrée. C'est le moment pour l'administration coloniale de venir réglementer les transactions commerciales et la vie quotidienne pour une mise en valeur efficace de la colonie. Selon Harding, le discours colonial se fait plus hypocrite dès la fin de la Première Guerre mondiale: tout en servant en premier lieu les intérêts de la métropole, la France, par exemple, insiste dès 1921 sur son projet d'aménagement du territoire et sa »mission civilisatrice«. Quand à la seconde phase de la colonisation, celle que Harding nomme »l'impérialisme colonial«, elle dure jusqu'en 1952 et se caractérise par la mise en place de grands projets d'infrastructures.

Cet ouvrage fait aussi le point sur la politisation des Africains, la décolonisation et l'indépendance des divers États. Harding s'attache à présenter l'évolution sociale des sociétés africaines, de leur système de valeurs, de leurs coutumes sous le choc du colonialisme. Il montre que la disparition des traditions locales va de pair avec l'apparition de nouvelles inégalités.

Dirk van LAAK a, lui aussi, produit un ouvrage de référence sur la mise en valeur de l'Afrique entre 1880 et 1960, tout en limitant son sujet à la colonisation allemande. Il étudie l'impact des infrastructures (des chemins de fer aux hôpitaux et aux écoles) sur l'évolution historique et montre ainsi les interactions entre l'État et les structures économiques.

Van Laak relève une constante entre 1880 et 1960 dans la pratique coloniale de toutes les grandes puissances: l'exploitation d'espaces, de matières premières et de réserves d'énergie. Certes, la possession de colonies est restreinte dans le temps pour l'Allemagne, mais à partir de 1919, elle va surtout insister sur sa »mission civilisatrice«. L'auteur ne prend guère en

2 HARDING (voir n. 1), p. 16-17.

3 Ibid., p. 44.

compte le point de vue des populations indigènes et met surtout l'accent sur les projets allemands pour rendre évidentes les étapes et les césures importantes de la colonisation allemande, les fantasmes et les auto-justifications qu'elle a inspirés. Il ancre son étude dans une réflexion théorique sur l'impérialisme, les génocides auquel il peut conduire (Hannah Arendt), le pouvoir culturel imposé par les moyens techniques (Wolfgang Sachs).

On trouve dans cet ouvrage des synthèses remarquables, notamment sur les débuts effectifs de la colonisation allemande dans les années 1880 et l'évolution de Bismarck en 1884 pour des raisons de politique intérieure et surtout électorales. Autre présentation synthétique utile: la dynamique induite par les innovations techniques (exemple du télégraphe). Van Laak consacre tout un chapitre à la construction du chemin de fer de Bagdad et aux attentes qu'il suscite. Son étude se poursuit au-delà de la fin de la première guerre mondiale: le «révisionnisme» (c'est-à-dire la mobilisation massive en Allemagne pour conserver un empire colonial) de la République de Weimar, les projets des nazis sous le III<sup>e</sup> Reich, l'aide au Tiers-Monde à l'époque de la Guerre froide avec l'affrontement des deux Allemagnes.

Van Laak distingue les véritables motivations des Allemands de leur discours idéologique. Pour la *Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft*, le chemin de fer va permettre de multiplier les plantations et favoriser l'afflux des colons, comme pour la *Deutsche Kolonialgesellschaft* la construction d'un débarcadère au Togo et l'irrigation d'une partie du Sud-Ouest africain. Quand le lobby des *Alldeutschen* prône l'engagement de l'Allemagne en Turquie et au Maroc, il ne réclame une flotte efficace, capable de concurrencer celle des Britanniques, que pour rentabiliser les futures colonies. L'attitude par rapport aux populations indigènes est plus nette encore. En Afrique de l'Est (l'actuelle Tanzanie), Carl Falkenhorst affirme sans ambages en 1890: «Le nègre est la seule bête de somme utilisable, que même l'âne ne saurait remplacer». Et le conquistador sans scrupule qu'est Carl Peters n'hésite pas à comparer le travail forcé qu'il impose aux Africains à la scolarisation obligatoire en Allemagne. À l'inverse, Kurt von François et Karl Vietor mettent l'accent sur les dangers d'un tel système, Adolf Damaschke et son *Bund Deutscher Bodenreformer* réclament en 1898 une redistribution du profit accumulé par les particuliers vers la collectivité. Après le tournant de 1907 – à la suite du massacre des Hérésos, des Namas et des Maji-Maji – Bernhard Dernburg et sa *Kolonialabteilung* vont inaugurer une nouvelle stratégie d'élévation de la «culture indigène», un plus grand respect des personnes visant à favoriser l'émergence de futurs consommateurs des produits de la métropole.

Cependant, Dirk van Laak fait un bilan un peu trop positif des infrastructures modernes et des avancées de la médecine grâce à l'action allemande sur le continent africain jusqu'en 1919.

Sebastian CONRAD choisit un angle intéressant pour son étude de l'Allemagne impériale entre 1880 et 1910, celui du phénomène moderne de la globalisation – défini comme la mobilité du travail hors des frontières de la métropole. Il en situe les origines au XIX<sup>e</sup> siècle, époque où les divers États nationaux sont davantage amenés à se côtoyer. Mais le concept de la spécificité du «travail allemand» va devenir un élément déterminant pour la constitution d'une identité nationale allemande pérenne, ses implications nationalistes et ses tragiques dérives sous le III<sup>e</sup> Reich. Conrad va limiter son étude à quelques cas particuliers: une comparaison de «l'éducation au travail» en Afrique de l'Est et en Westphalie orientale; la «colonisation» à l'Est de l'Allemagne; la politique de ségrégation en Chine; la vision utopique de l'émigration au Brésil.

Dans un premier chapitre, il étudie les causes politiques, économiques et culturelles des mutations intervenues sous le signe de l'impérialisme avec l'évolution de la perception de l'espace et du temps. Le second chapitre est centré sur la dimension coloniale de la mobilité, la redéfinition du concept du travail allant de pair avec la mise en place de stratégies diverses pour contraindre la population indigène à se mettre au service de la métropole, ou permettant au gouvernement impérial d'envisager «d'exporter la question sociale» en se débarrassant des «fainéants» et des individus dangereux sur le plan politique, en particulier des sociaux-démocrates (thèses développées dans le chapitre 6).

Les chapitres suivants sont consacrés aux solutions trouvées en Allemagne pour pallier au problème de main-d'œuvre dans l'agriculture. À l'occasion de l'arrivée des travailleurs saisonniers polonais en Prusse à partir de 1890 (chapitre 3), un débat s'instaure en Allemagne sur les risques de la mobilité au travail pour une identité allemande et débouche sur une théorie raciste avec exclusion des Polonais à l'instar de la ségrégation dans les colonies d'outre-mer. À l'annonce de l'importation de «Kulis» chinois (chapitre 4) au service des grands propriétaires terriens, les affrontements sont rudes au Parlement par peur d'un soi-disant «péril jaune», se greffant sur les réflexions autour du concept de la supériorité de la race aryenne. Il ne faut pas oublier que tous ces débats s'inscrivent dans un contexte d'immigration massive des Allemands vers les États-Unis et l'Amérique du Sud (deux millions de personnes entre 1880 et 1893) et la crainte de perdre une «énergie nationale» et la force de «travail allemand». Ce phénomène coïncide avec une évolution sémantique du concept d'émigré, qui devient un «Allemand de l'étranger» (*Auslandsdeutscher*), ayant la capacité éventuelle de préparer le terrain pour une future «Grande Allemagne» dans le cadre d'une germanisation accrue du monde. La propagande use et abuse alors des clichés de la «régénération» de la nation allemande, de son «rajeunissement».

S. Conrad réussit donc bien à faire le lien entre le nationalisme de l'Empire allemand, son discours idéologiques et ses pratiques sur différents terrains.

Avec Mathias FIEDLER, on remonte plus en avant dans le temps pour repérer les sources du discours colonial allemand chez ses précurseurs, des philosophes bien connus, des auteurs de récits de voyages ou des romanciers. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, le monde environnant n'est plus perçu comme une menace, mais pour son attrait exotique, les Hottentots apparaissant comme l'essence même du «sauvage», laid et sale. En 1719, l'ouvrage de Peter Kolb, «Kapot Bonae Spei hodiernum», met l'accent sur la santé des Hottentots, leur appartenance aux *Naturvölker*, et le contraste avec les *Kulturvölker* que seraient les Européens, une opposition qui fera école. Le colonisateur aurait pour mission d'éduquer et de ramener l'ordre dans un monde désordonné.

Les réflexions du XVIII<sup>e</sup> siècle annoncent celles du siècle suivant, celui de l'impérialisme allemand par leur effort de systématisation de la future hégémonie européenne: comment maîtriser la nature en la décrivant, puis appliquer ces données aux hommes. Kant en 1775 dans son essai, «Von den verschiedenen Rassen der Menschen», s'inscrit dans cette discussion sur les diverses catégories humaines et l'étanchéité qui existent entre elles. Certes, l'influence de Rousseau apporte un correctif avec sa critique radicale de l'idée de progrès par la civilisation et sa thèse du «bon sauvage», même s'il conclut, lui aussi, à l'absence de culture des peuples africains. À contrario, Johann Joachim Winckelmann, avec sa «Geschichte der Kunst des Altertums» de 1764, conçoit la Grèce comme le centre du monde et en arrive à marquer la supériorité du type humain grec classique sur toute autre. De même, dans «Lakoon», en 1766, Lessing ne mâche pas ses mots pour évoquer le dégoût que lui inspire le soi-disant «laideur» des Hottentots. Sans développer des considérations racistes, Johann Gottfried Herder dans «Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit» (1784–1791) annonce l'évolution du XIX<sup>e</sup> siècle en dévalorisant l'homme à l'état de nature.

Fiedler illustre ensuite cette approche théorique par l'étude de récits de voyages d'Allemands: Heinrich Barth, Gustav Nachtigal, Gerhart Rohlf's, Georg Schweinfurth, Hermann Wissmann (chapitre 2), puis deux ethnologues, Adolf Bastian et Leo Frobenius (chapitre 3). Il veut montrer que l'aventure coloniale tardive de l'Allemagne a été précédée et préparée par un discours de propagande qui a laissé des traces chez d'éminents philosophes et des écrivains occasionnels. On sait que des personnalités en vue prennent le relais au XIX<sup>e</sup> siècle, comme Friedrich Fabri, le directeur de la «Rheinische Mission» avec son essai de 1879, «Bedarf Deutschland der Kolonien». La «Deutsche Kolonialzeitung» s'en fait l'écho pour contribuer à créer une identité nationale allemande.

## Colonies allemandes, race et sexe

Deux ouvrages appréhendent la question coloniale sous l'angle de la spécificité des rôles des hommes et des femmes.

Celui de Katharina Walgenbach met l'accent sur les différents aspects d'une culture dominante et les mécanismes qui l'ont fondée, en tenant compte des »Critical Whiteness Studies«. Le corpus étudié comporte 127 articles issus de la revue du Frauenbund, »Kolonie und Heimat«. Ils traitent de différents aspects de la culture allemande – la cuisine, l'aménagement des maisons, les loisirs, la langue – et permettent d'appréhender toute la complexité de la relation de l'Allemagne impériale à ses colonies. Trois nouvelles perspectives s'ouvrent ainsi: une nouvelle lecture des travaux d'historiens sur les *Gender Studies* dans les colonies allemandes; un apport à la compréhension de la constitution d'une identité blanche dans un contexte allemand; les interdépendances entre les catégories de sexe, race et classe. En annexe, on trouve des biographies succinctes des contributeurs du Frauenbund.

La réflexion de Walgenbach s'appuie sur l'ouvrage de Frantz Fanon de 1952, »Peau noire, masques blancs«, dans une perspective critique du concept d'homme blanc dans ses relations avec les Africains. Le Frauenbund (fondée en 1907) est partie intégrante de la Deutsche Kolonialgesellschaft (fondée quant à elle en 1887). Il a pour but de promouvoir l'émigration de femmes et la germanité (*Deutschtum*) en Afrique du Sud-Ouest. Le Frauenbund pratique, à ces fins, toutes les formes de propagande et rassemble des fonds.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le gouverneur Leutwein s'opposait à la poursuite d'un tel objectif. Il fallut donc aux femmes user de diplomatie pour obtenir peu à peu le soutien de la Deutsche Kolonialgesellschaft et du secrétaire d'État Bernhard Dernburg. Pour la fondatrice du Frauenbund, Adda Freifrau von Liliencron, il ne s'agissait aucunement d'imposer les droits des femmes dans un but d'émancipation, mais d'épauler le militarisme allemand en luttant contre les mariages mixtes. Seules des femmes mariées à des officiers, des membres importants de l'administration coloniale ou de la noblesse pouvaient en devenir membres. Elles étaient 18 680 en 1914, environ 30 000 avant la dissolution de l'association en 1936. Ses projets étaient organisés à partir de l'Allemagne avec un partenariat dans les colonies pour le choix des personnes susceptibles d'occuper des emplois de servantes en Afrique de l'Ouest (une centaine seulement entre 1898 et 1907), organisation de mariages pour éviter les mariages mixtes, fondation de la Heimathaus Keetmanshoop, une école d'apprentissage ménager, relayée par d'autres écoles en Allemagne. Ces activités à but non lucratif s'appuyaient sur une propagande diffusée dans le cadre des expositions coloniales et sur la revue »Kolonie und Heimat«.

Le point de vue le plus intéressant que développe l'auteur est que le lien, traditionnellement établi en Allemagne, entre l'homme et la culture, la femme et la nature se trouve inversé dans les colonies: à cause de son agressivité, de sa force et de sa volonté de pouvoir, qui le met en mesure de conquérir cette terre étrangère, l'homme blanc est identifié avec la nature. À la femme blanche, il revient de le détourner de ses grossières habitudes, de son mode de vie primitif et de canaliser sa virilité par des mœurs »civilisées«. Elle devrait ainsi le sauver du »danger du métissage« en veillant à garder intactes les barrières élevées entre les races, agissant pour une complémentarité entre les deux sexes: l'homme conquiert, la femme préserve.

Mais le Frauenbund insiste aussi sur une soi-disant supériorité du foyer allemand sur celle des autres puissances coloniales, britannique ou française. Dans les colonies, la femme allemande a pour devoir de »contribuer dans cette terre nouvelle à la victoire de la famille allemande, la culture allemande, la germanité«. Tout ce programme a pour but l'émergence du véritable »Africain du Sud-Ouest« qui deviendrait le symbole du pouvoir national et dont la base serait l'idéologie raciste et les privilèges qui en découleraient pour lui. Walgenbach montre bien les tenants et les aboutissements de cette idéologie jusqu'à l'époque nazie.

Quant à Sandra MAASS, elle présente des images d'hommes, celles du héros blanc et du soldat noir entre 1918 et 1960 (date du décès de Paul von Lettow-Vorbeck, commandant des troupes allemandes en Afrique de l'Est). La légende de la troupe allemande invaincue en Afrique de l'Est qui passe sous la porte de Brandebourg, conduite par Paul von Lettow-Vorbeck, est son point de départ et coïncide avec la «légende du coup de poignard dans le dos» à la fin de la première guerre mondiale et la naissance d'un mythe qui perdure jusque dans les années 1960. Peu de temps après, un fantasme apparaît en négatif, celui de la honte (*Schwarze Schmach*) ressentie par la population allemande quand les soldats coloniaux français occupent la Ruhr et que ces «barbares» sont perçus comme une menace sexuelle et «un danger racial». Comme d'autres études des «Postcolonial Studies», celle-ci vient contredire l'idée que la période coloniale allemande aurait été trop brève et son empire trop petit pour influencer sur les mentalités et l'imaginaire.

Maaß fait un choix parmi les écrits de propagande, pamphlets et brochures, articles de journaux pour la campagne contre l'occupation de la Rhénanie, écrits autobiographiques évoquant la guerre en Afrique de l'Est et rédigés souvent pour le compte de l'administration allemande. Elle procède à une analyse du discours et des stéréotypes dans une perspective herméneutique. Sa présentation est chronologique. Dans les trois premiers chapitres elle évoque l'imaginaire colonial pendant la République de Weimar en prenant l'exemple des souvenirs de la guerre en Afrique de l'Est et de la propagande menée contre les soldats français de couleur. Puis, elle analyse la légende de l'héroïsme de Paul von Lettow-Vorbeck, mais aussi celle de Carl Peters et d'Erwin Rommel, l'intégration des Askaris (troupe noire) dans les rituels commémoratifs des associations de soldats coloniaux et leurs liens avec le national-socialisme. Elle consacre également des développements pertinents aux souvenirs de la guerre d'Afrique de l'Est au travers du filtre des auto-descriptions de leurs auteurs et du code raciste qui les sous-tend de 1918 à 1938. C'est l'époque où l'idée fixe d'une menace de l'Aryen par le «Juif, le bolchevique, le nègre» se transforme en une politique agressive qui n'hésite pas à aller jusqu'à la stérilisation de ses victimes avant de songer à les éliminer. La défaite de Stalingrad signifie la fin des rêves de colonisation du III<sup>e</sup> Reich et un nouvel assaut de propagande. Cependant, l'image d'un soldat, à la fois héros et victime, perdure dans les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale après 1945 et se retrouve dans les traditions de la Bundeswehr.

## De l'Orient à l'Afrique

Nous terminerons ce tour d'horizon des ouvrages récemment parus par quatre titres qui traitent de la présence allemande dans trois régions différentes.

Certes, ni le Proche Orient, ni la Palestine ne sont des colonies allemandes. Mais ces régions occupent les esprits dès le romantisme pour devenir quasi-mythiques à l'époque de l'Empire allemand. Quand Guillaume II se rend en Palestine en 1898 en compagnie de l'Impératrice, les Alldeutschen y voient l'occasion de lancer des projets, plus facilement réalisables en Turquie, car l'Empire ottoman est en pleine décadence. Malte FUHRMANN étudie le rôle joué par les Allemands entre 1851 et 1918 autour de la mer Egée (la Macédoine et l'Anatolie occidentales), deux régions peu étudiées encore en dépit des fonds conservés dans les archives.

C'est le troisième chapitre, consacré à la «mission civilisatrice» allemande, qui est le plus novateur. L'auteur met en exergue quelques phrases du poète Arthur Rimbaud: «Les blancs débarquent. Le canon! Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler». En effet, toute mission implique à la fois la transmission d'un système de valeurs métaphysiques, de normes d'ordre culturel, mais aussi économique. Les Européens considèrent que les Orientaux en sont restés à un système moyenâgeux et qu'il convient de les faire avancer au moyen du système éducatif, d'une discipline contraignante, de l'intervention d'associations caritatives et de nouvelles pratiques médicales.

Fuhrmann illustre cette problématique par l'histoire des écoles allemandes en Turquie. Dans un premier temps (1851–1878), les tentatives d'évangélisation des missionnaires protestants se heurtent assez violemment à l'Église orthodoxe. Ils construisent en 1853 à Smyrne une première école et un orphelinat. Entre 1878 et 1906, leur action, qui se veut pénétration pacifique, prévoit «le renforcement de la germanité à l'étranger» (*Stärkung des Deutschtums im Ausland*) à l'instigation de Bismarck. En dépit de la visite de Guillaume II en 1898 à Abdülhamid, l'engagement allemand reste, cependant, de peu d'importance. En revanche, jusqu'en 1914, la politique culturelle s'intensifie auprès des classes moyennes et des élites turques à l'École allemande de Salonique. Le directeur s'adresse à ses élèves en ces termes: «Vous, qui n'êtes pas de sang allemand, accueillez avec gratitude les fruits d'une culture plus que millénaire». Pendant la guerre, l'école allemande de Salonique se porte mieux que celle de Smyrne. Mais, malgré l'alliance militaire conclue entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Turquie, le combat est rude en Turquie pour la suprématie culturelle. En dépit de ses efforts, l'Allemagne peine à imposer la sienne. C'est bien ce qui ressort des travaux de Fuhrmann. Le mirage de l'Orient ne prend véritablement corps qu'avec le chemin de fer de Bagdad.

L'ouvrage d'Andreas E. Eckl est dédié aux «Héréros et Namibiens de langue allemande». Il y présente le journal de Georg Hillebrecht et celui de Franz Ritter von Epp à l'époque de la guerre contre les Héréros (1904–1907) dans l'Afrique du sud-ouest allemande (*Deutsch-Südwestafrika*), deux textes non rédigés en vue d'une publication. On connaît les causes de la révolte des Héréros grâce à une lettre de Samuel Maharero, adressée au gouverneur Leutwein le 6 mars 1904: la peste qui s'abat sur les troupeaux est suivie d'expropriations et la misère accentuée par les marchands qui pressurent la population par des taux usuraires. Il s'y ajoute des assassinats et des mauvais traitements.

Mais le problème est de savoir si l'ordre de répression sans pitié, lancé par le Général von Trotha, le 2 octobre 1904, quand il donne l'ordre de tirer sur tout Héréré et de repousser également les femmes et les enfants, doit être assimilé à un génocide<sup>4</sup> et si les soldats allemands étaient conscients de ce qui se déroulait. La lecture des textes édités par Eckl pourrait permettre de mieux répondre à cette question. Tout comme Franz Ritter von Erp, Georg Hillebrecht, avait participé à la répression de la révolte des Boxers en Chine et, fort de cette expérience, postulé comme médecin dans le Sud-ouest africain allemand. En fait, son journal ne jette qu'une lumière indirecte sur l'histoire du génocide dans la mesure où il s'intéresse davantage au sort des chevaux qu'à l'extermination des Héréros, sauf pour évoquer la présence de cadavres aux points d'eau.

L'analyse d'Eckl apporte davantage, par exemple quand il cite une note du carnet personnel du Général von Trotha: «[...] accepter femmes et enfants, dont la plupart est malade, est un danger pour mes troupes. Et les nourrir est impossible. Je pense que ce peuple devrait disparaître plutôt que d'infecter nos soldats». Eckl rappelle à juste titre que la définition du génocide tient à la volonté ferme d'éliminer un peuple, pas seulement dans l'exécution réussie ou non du projet. Si la discussion entre historiens tourne souvent autour du nombre de victimes (évaluées à 80% de la population, environ 80 000 avant l'offensive selon Horst Gründer<sup>5</sup>) et de survivants, il faut préciser que les sources sur lesquelles pourraient s'appuyer la discussion ont disparu en 1939 en Namibie et en Afrique du Sud et que les archives militaires allemandes ont été détruites lors d'un bombardement à Berlin en 1945. Il ne reste guère

4 L'historien Claus NORDBRUCH, qui vit en Afrique du Sud, insiste – contre toute évidence – sur l'humanité du traitement des Héréros par les Allemands et sur le fait qu'aucune horreur n'aurait été commise, dans: Claus NORDBRUCH, *Der Hereroaufstand 1904*, Stegen 2002.

5 HORST GRÜNDER, *Geschichte der deutschen Kolonien*, Paderborn 2004; Id. (Hg.), «... da und dort ein junges Deutschland gründen», *Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*, Munich 2006.



que le «livre bleu» de 1917, peu connu, qui donne la parole aux Africains. Eckl n'accorde que peu de foi aux considérations de Horst Drechsler<sup>6</sup> pour l'orientation marxiste de son ouvrage où la guerre contre les Héréros est présentée comme un épiphénomène de l'impérialisme allemand et de son caractère particulièrement agressif. Eckl pose le problème en d'autres termes: s'agit-il de fuite des Héréros vers le désert ou de poursuite? Leur destruction a-t-elle été organisée délibérément? Mais il ne répond pas vraiment à ces deux questions.

Dans «Geschenkte Kolonien», Helmut STRIZEK, fait l'historique du Ruanda et du Burundi, deux régions de l'ancienne colonie allemande d'Afrique de l'Est (*Deutsch-Ostafrika*). Outre le fait que l'ouvrage traite de l'histoire de ces deux pays jusqu'en 2005, il constitue un excellent manuel de vulgarisation. Il ne prétend à l'exhaustivité ni sur le plan des sources, ni sur celui des ouvrages de référence. Mais les aspects importants sont bien mis en évidence. Le contexte historique fait l'objet d'encadrés et d'excellents résumés où l'essentiel est dit.

Présentons enfin l'ouvrage collectif de Felicitas BECKER et de Jigal BEEZ, qui évoquent «une guerre presque oubliée», celle des Maji-Maji contre les colons de l'Afrique de l'Est allemande (*Deutsch-Ostafrika*) à partir de la mi-juillet 1905.

Les coloniaux allemands s'étaient comportés en occupants brutaux qui prélevaient de lourds impôts, contraignaient la population au travail forcé et lui imposaient de mauvais traitements quotidiens. Le soulèvement général n'aurait peut-être pas eu lieu si certaines croyances ne s'étaient répandues dans la population: un guérisseur fabriquait une eau miraculeuse du nom de «maji» (le terme swahili pour l'eau), rendant les combattants invulnérables aux balles allemandes. Ayant constaté dans les premiers combats son inefficacité, les combattants optèrent pour la guérilla, opérant des actions ciblées contre les Allemands. Ceux-ci répondirent par la tactique de la «terre brûlée» en détruisant les récoltes et en incendiant les villages. Il en résulta une catastrophe humanitaire, des territoires entiers ravagés et environ 100 000 indigènes périssant par suite de la famine.

Pour les auteurs de l'ouvrage, ce massacre reste ignoré en Europe car les pertes du côté allemand se limitèrent à une quinzaine de personnes. C'est pour tenter de faire la vérité sur le comportement de l'Allemagne coloniale que Becker et Beez ont rassemblé une vingtaine de contributions dans cet ouvrage collectif. Le choix de la terminologie est révélateur: «guerre» et non pas «soulèvement», contrairement à ce que les Allemands employèrent à l'époque.

L'ouvrage comporte quatre parties: les causes de la guerre, son déroulement et ses acteurs, les représentations en jeu, les conséquences. Outre les thématiques déjà évoquées, ci-dessus, signalons quelques articles. Le développement de la région est fort handicapé par la colonisation (rapacité, violence, mépris des traditions locales). Les croyances religieuses sont, dès lors, le moyen de retrouver une identité perdue et un moyen de mobilisation contre l'envahisseur étranger. Becker montre aussi comment des chefs de tribus retrouvent dans cette «guerre de libération» une partie de leur suprématie. Elle consacre également un article à la mémoire de la guerre en Tanzanie dont les conséquences perdurent aujourd'hui encore: les pertes humaines ont rendu la culture du sol impossible, d'où la prolifération de gros gibier et la marginalisation actuelle de l'ancien champ de bataille. Dans le dernier article, l'historien I. MAJURA jette un regard critique sur les relations germano-tanzaniennes et lance une invitation pressante à engager un dialogue avec une Allemagne davantage consciente de son passé colonial.

Les ouvrages et le grand nombre de publications traitant, ces dernières années, de l'Allemagne coloniale témoignent que, sur un terrain moins défriché, la volonté de recherche historique allemande lui permet de ne pas occulter les pages sombres de son passé.

6 Horst DRECHSLER, *Südafrika unter deutscher Kolonialherrschaft. Der Kampf der Hereros und Nama gegen den deutschen Imperialismus 1884–1915*, Berlin-Est 1966.